mais elles deviennent rapidement les objectifs dont s'inspirent les masses populaires. Dès lors, la jeunesse bourgeoise afflue en grand nombre vers les centres univrsitaires, afin de s'instruire pour se guider dans le domaine productif et subit deux influences convergeant vers ce même but: l'anéantissement du régime féodal.

D'un côté, la production scientifique philosophique et littéraire des penseurs qui élaboraient, sous l'influence des événements économiques et politiques de l'époque, les données idéologiques correspondant aux nouveaux besoins de la bourgeoisie industrielle, de l'autre côté la fréquence des soulèvements populaires impressionnaient puissamment les jeunes, d'autant plus que ces soulèvements s'inspiraient des idées de ces penseurs. Tels sont les changements qui s'effectuaient dans les esprits et qui ont permis la constitution, surtout au sein des universités — où la jeunesse intellectuelle se rassemblait en fort contingent et où la pensée nouvelle faisait école, — des phalanges de jeunes étudiants révolutionnaires dont l'action héroïque diffère non seulement de celle des jeunes générations précédentes, mais qui était également en réaction avec les intérêts de la bourgeoisie, car elle représentait, encore imparfaitement il est vrai, les aspirations des masses ouvrières de cette époque.

Mais aussi peu conforme à l'esprit et à la politique de sa classe, il est incontestable que ces mouvements ne sont que le produit social et ont leurs racines dans les fortifications économiques d'abord, idéologiques ensuite, édifiées par la bourgeoisie et par ses penseurs au sein de la féodalité. Et pour ce qui est du contraste, il résulte du caractère même de l'économie. A ce moment-là les conditions requises pour la socialisation des moyens de production existent, mais le facteur social nécessaire pour cette opération : le prolétariat, n'était pas encore mûr pour l'accomplir.

Les mouvements de la jeunesse bourgeoise se caractérisent par un moment historique de transition. Ils coïncident, en effet, avec l'achèvement, et le couronnement de l'œuvre économique de la bourgeoisie et avec les premiers efforts du prolétariat à rechercher les formes et le contenu idéologique indispensable pour pouvoir intervenir d'une façon indépendante dans l'arène politique, et cesser d'être un compagnon de route de la bourgeoisie comme il le faisait jusque-là.

Si l'on examine la première période du XIXe siècle, pendant la lutte de la bourgeoisie progressiste en Allemagne, en France, etc., contre la monarchie absolutiste, tampon entre les féodaux et la grosse bourgeoisie et entrave au libre développement des forces économiques, nous constatons que c'est surtout les jeunes étudiants qui alimentent les détachements d'avant-gardes de cette époque. En Allemagne, dès 1815, surgit parmi les intellectuels et les étudiants un mouvement illégal tendant à la constitution de l'unité allemande et dont le but était de répandre la culture et l'instruction parmi le peuple. Metternich et les gouvernants allemands soumirent à une furieuse répression ce mouvement et, en particulier, les cercles d'étudiants qui, par après, se transformèrent en des organisations révolutionnaires. En France, pendant les premières années consécutives à la révolution de 1830, les sociétés révolutionnaires sont composées principalement d'étudiants et d'intellectuels. En Russie, les étudiants jouent un rôle très important dans la lutte contre l'absolutisme tzariste.

Dans les pays où la bourgeoisie put s'incorporer dans l'Etat sans traverser de puissantes tempêtes révolutionnaires, ces mouvements stimulent non la formation de cercles d'étudiants révolutionnaires, mais l'élévation du mouvement ouvrier à la vie politique. En effet, lorsque leur classe, par crainte du prolétariat, freina et pactisa avec la réaction absolutiste, en France, en Allemagne, etc., les meilleurs éléments de la jeunesse bourgeoise, imprégnés d'un vibrant idéalisme révolutionnaire, continuèrent leur chemin vers la nouvelle classe progressiste : le prolétariat. C'est ainsi, par exemple, que Marx et Engels, directement issus de cette fraction conséquente de la jeunesse bourgeoise, deviennent les compagnons les plus dévoués du prolétariat international, à qui ils apportent un matériel idéologique très appréciable dans une période où les forces intellectuelles étaient fort rares au sein du mouvement ouvrier.

Dans le douloureux et sanglant développement du prolétariat, la jeunesse ouvrière a joué un rôle important seulement au moment des progrès du mouvement ouvrier et des multiples grèves qui déferlaient dans les grandes métropoles. Mais cette activité se déployait non dans le sens d'une clarification théorique, mais surtout dans celui du stimulant de l'action directe contre l'ennemi. Le prolétariat ne devient réellement conscient de son existence, de sa force et de sa tâche, que dans la mesure où il parvient à s'organiser et construire son parti de classe, et il se fait que cette organisation est la tâche la plus pénible, la plus douloureuse à réaliser. Le problème de cette organisation prolétarienne s'est posé seulement, après que les travailleurs, notamment ceux d'Angleterre, eurent fondé les organisations qui correspondaient à leurs aspirations élémentaires : les syndicats, les coopératives. Mais la construction du parti dépasse largement l'horizon d'intérêts localisés à la profession et à la vie quotidienne du prolétariat. S'il se conditionne sur ces bases, il essaye surtout de valoriser les réactions immédiates et la force numérique des ouvriers, pour donner, en fin de compte, aux prolétaires la conscience des tâches dont la réalisation est la condition de l'émancipation de tous. Classe économiquement progressiste, elle seule réalise dans l'histoire la pensée unitaire d'une société, le communisme, par la gestation de sa conscience au sein du parti. Ce dernier valorisant le nombre et donnant une cohérence aux réactions spontanées, produites par les organisations de masses, les syndicats, réalise, grâce à cela, une conscience supérieure et unitaire, donc programmatique et tactique, au travers de l'élaboration de données idéologiques. Cette conscience progresse ou rétrograde dans la mesure où la lutte ouvrière s'amplifie, se calme, s'atténue. La formation du parti s'est posée sous la forme concrète que l'expérience a donnée aux trois Internationales, lesquelles, dans trois périodes différentes, ont représenté les aspirations et la conscience des travailleurs du monde entier.

Pendant la période qu'a vécue la création de la Première Internationale, on peut déjà tracer d'une façon précise l'influence réciproque existante entre la jeunesse prolétarienne et les couches conscientes du prolétariat organisé au sein des groupes d'avant-garde. A ce moment, le prolétariat possède des organisations telles les Trades-Union en Angleterre, les coopératives en France. Au surplus, des penseurs, comme Fourrier, Saint-Simon, Owen et d'autres encore, s'efforcent de résoudre, à l'aide de différents plans, l'antagonisme existant entre exploités et exploiteurs. Quand la Première Internationale apparaît, plusieurs conceptions sociales de luttes prolétariennes sont en présence, se substituant à celles de ces utopistes qui, eux, n'envisageaient que l'adaptation au régime. Blanquisme, anarchisme et enfin le marxisme déterminent les contours idéologiques de l'Internationale. Cependant la lutte qui dresse, l'un contre l'autre, Bakounine et Marx, ne représente alors, à aucun moment, l'opposition entre une tendance extrémiste et une tendance opportuniste, mais fut surtout l'expressoin de l'immaturité des travailleurs et, d'une façon plus précise, le résultat idéologique des rapports économiques existant entre les masses petites bourgeoises dépossédées et le prolétariat en formation. Mais on constate, d'autre part, que les courants qui trouvent des adeptes parmi la jeunesse sont surtout le blanquisme, l'anarchisme, étant donné leur caractère de violence et les généralités théoriques dont ils s'inspirent.

Tandis que Marx et Engels restent sans aucune influence parmi les étudiants